

Les Lettres romanes

Tome 73 n° 1-2 (2019)

Bureau de direction:

Directeur : Michel Lisse (michel.lisse@uclouvain.be)

Vice-directrice : Tania Van Hemelryck

Secrétariat : Ghislaine Moucharte
(ghislaine.moucharte@uclouvain.be)

Finances : Sonia Henrot

Comité scientifique:

Emmanuel Bouju (Université de Rennes 2)

Bertrand Gervais (Université du Québec à Montréal)

Hans Peter Lund (Université d'Aarhus)

David Martens (KULeuven)

Fritz Nies (Université de Düsseldorf)

Isabelle Ost (Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles)

Thomas Pavel (Université de Chicago)

Isabel Román (Université d'Extremadura)

Madeleine Tyssens (Université de Liège)

Comité éditorial:

Véronique Bragard

Jacques Carion

Mattia Cavagna

Jean-Louis Dufays

Erica Durante

Vincent Engel

Geneviève Fabry

Gian Paolo Giudicetti

Agnès Guiderdoni

Georges Jacques

Costantino Maeder

Christophe Meurée

Pierre Piret

Jean-Claude Polet

Colette Storms

Claude Thiry

Jean-Louis Tilleuil

Stéphanie Vanasten

Myriam Watthee-Delmotte

Damien Zanone

Les Lettres romanes
Tome 73 n° 1-2 (2019)



BREPOLS

Illustration de couverture : French writer, author and philosopher,
Albert Camus with arms folded over torso, wearing a Glen plaid jacket.
(Photo by Cecil Beaton/Condé Nast via Getty Images, VOGUE 1946)

La revue *Les Lettres romanes* est publiée grâce au soutien logistique de
l'Institut des civilisations, Arts et Lettres (INCAL) de l'Université
catholique de Louvain.

Ce numéro a pu bénéficier du soutien de la société d'études camusiennes.

© 2019, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any
means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise,
without the prior permission of the publisher.

D/2019/0095/189

ISBN 978-2-503-58277-1

ISSN 0024-1415

e-ISSN 2295-8991

DOI 10.1484/J.LLR.5.118282

Printed on acid-free paper

Table des matières

Les manipulations multiples chez Albert Camus

Dossier édité par Amaury DEHOUX et Vincent ENGEL

Amaury DEHOUX

Introduction 3

Pierre-Louis REY

La manipulation du lecteur dans *La Peste* 11

Vincent ENGEL

Manipuler pour être libre ? 25

Marie-Thérèse BLONDEAU

La « duplicité profonde » de Clamence :
la confession perverse comme stratégie érotique 55

Justine MULLER

Manipulée ou manipulatrice ? Pour une lecture
beauvoirienne de « La femme adultère » d'Albert Camus 69

Brigitte SÄNDIG

Démonstration, dénonciation, réquisitoire ?
Des *Démons* de Dostoïevski aux *Possédés* de Camus 83

Vivien MATISSON

Albert Camus et Brice Parain :
de la manipulation du *logos* 91

Agnès SPIQUEL

Défaire la manipulation à la lumière de l'énigme 115

Rémi BAUDOÛI et Matthieu DONNARUMMA

«La manipulation comme processus camusien
de la dénonciation et de l'engagement 125

Hyacinthe OUINGNON

Camus rhéteur : stratégies de captation
et efficacité discursive 145

Tanguy DE WILDE

Albert Camus face à la manipulation politique 159

Amine AIT-CHAALAL

Albert Camus et la guerre d'Algérie : l'étrange équation.
Prolégomènes, rétroactes et regard(s) 177

Danielle MARX-SCOURAS

Cet étranger nous ressemble-t-il ?
Camus à la lumière de 2013 197

Marc QUAGHEBEUR

Revisitation d'un cadavre anonyme :
enquête sur la contre-enquête de Kamel Daoud 215

Varia

Maxime DEBLANDER

Deux cavaliers d'orage : une érotique du secret 241

Nabil HAMMOUD

Le monde à écrire de Chris Marker 255

Maude HAVENNE

Raoul Ruiz, chef d'orchestre ou quand la musique
se dévoile à l'écran 277

Les Livres

Victor SERGE et Laurette SÉJOURNÉ, *Écris-moi à Mexico (correspondance inédite 1941-1942)* (Stephen Steele), 293 –
Michel VIEGNES et Natalie HERVIEUX (dir.), *La Nouvelle de langue française depuis 1900 – Histoire et esthétique d'un genre littéraire. Tome II, 1950-1980* (René Godenne), 295.

Les manipulations multiples
chez Albert Camus

Dossier édité par
Amaury DEHOUX et Vincent ENGEL

Hyacinthe OUINGNON

Université d'Abomey-Calavi

Camus rhéteur : stratégies de captation et efficacité discursive

Résumé

L'éditorial est une scène générique en prise sur la « littérature d'idées ». Il offre un espace discursif propice à la mise en scène de soi et à une minoration du lecteur. Mais loin du terrorisme discursif auquel prédispose la parole enthymématique, Camus, dans ses écrits civiques notamment à Combat et à L'Express, pose le destinataire comme un maillon central dont il sollicite constamment la collaboration et le bon sens sur des questions graves. En fait, l'écrivain-journaliste, tout en opinant par exemple sur le devoir de résistance face à l'Occupation nazie ou le drame qui secoue l'Algérie sa terre natale, opte pour le registre de la profération en veillant à laisser à l'énonciataire une sorte de marge réflexive. La présente analyse, globalement construite sur un socle pragmatique, tente de montrer comment Camus rhéteur construit un discours journalistique nourri de stratégies de captation et non de manipulation.

Abstract

The editorial is a generic scene of the "literature of ideas". It offers a discursive space that may reduce the role of the reader, while emphasizing the presentation of the speaker. But far from the discursive terrorism to which the enthymematic speech is inclined, Camus' civic writings, especially at Combat and L'Express, involve the addressee as a central agent whose collaboration and common sense are constantly requested on serious matters. In fact, while agreeing about the duty to resist against the Nazi occupation or the tragedy that shakes his native Algeria, Camus as a journalist chooses the register of prolatio, and intends to leave some sort of reflexive space to his addressee. Based on pragmatic grounds, this analysis tries to show how Camus' rhetoric produces a journalistic discourse built on strategies of captatio and not manipulation.

En soulignant l'une de ses caractéristiques, Jacques Mouriquand écrit à propos de l'éditorial : « Tous les coups sont bons pour parvenir à l'effet souhaité chez le lecteur, dans la mesure qu'ils le sont pour le romancier pour capter son lecteur. Éditorial, billet et humeur [...] »

usent avec une totale légitimité de toute la subjectivité de l'auteur¹. » Irrémédiablement porté par une visée perlocutoire, cette scène générique prédispose donc à la manipulation. Mais, s'il y recourt abondamment à *Combat* et à *L'Express*, Camus déjoue les contraintes génériques de l'éditorial et construit son discours en prenant le destinataire par la main. On en arrive ainsi à des écrits civiques à forte fonction conative, se nourrissant d'un ancrage ferme dans un art de dire où le raisonnement, construit sur un mode déductif et/ou analytique, sert de passerelle vers une vérité proférée, ciselée au moyen d'un alliage d'idées et de preuves visant à emporter l'adhésion. De même, à l'examen du discours journalistique camusien au soubassement doxique, il est loisible d'appréhender une sorte de contrat tacite que le rhéteur établit avec le destinataire. Par quelles stratégies scripturales le journaliste oriente le regard de l'énonciataire, en fait un complice, lui assène ses vérités et s'emploie cursivement à emporter la conviction tout en lui laissant sa liberté réflexive ? Comment en arrive-t-on chez Camus rhéteur à l'activation d'un mécanisme de captation et non de manipulation ? L'intérêt de cette étude, arriérée à la pragmatique et aux théories en régime médiatique, est non seulement d'éclairer ces questionnements, mais aussi de mettre en évidence la construction de l'autorité en rhétorique départie de toute volonté de manipulation.

1. L'auditoire camusien

Même si le discours journalistique camusien relève du dialogique², on ne saurait nier le fait qu'il s'y trouve inscrit en creux un destinataire repérable à travers la matérialité du langage. Certes, à *Combat* et à *L'Express*, Camus ne pense pas forcément de façon consciente ou calculée à un auditoire lorsqu'il écrit un article ; toutefois, comme le souligne Perelman, « chaque orateur pense, d'une façon plus ou moins consciente, à ceux qu'il cherche à persuader et qui constituent l'auditoire auquel s'adressent ses discours³ ». De fait, comme le souligne la nouvelle rhétorique, l'auditoire est toujours

¹ Jacques MOURIQUAND, *L'Écriture journalistique*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 50.

² Dans le sillage de Bakhtine, on appelle dialogique un discours qui, tout en étant nécessairement adressé à l'autre et en tenant compte de sa parole, ne constitue pas un dialogue effectif. Ruth AMOSSY souligne que « "dialogique" s'oppose ici à "dialogal". Le discours argumentatif est toujours dialogique ; il n'est pas nécessairement dialogal ». Cf. Ruth AMOSSY, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2010.

³ Chaim PERELMAN, *Le Champ de l'argumentation*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, 1970, p. 25.

une construction de l'orateur, de sorte que le face-à-face argumentatif passe par un imaginaire. C'est dans cette même veine que Patrick Charaudeau fait la part entre l'instance-cible et l'instance-public. Selon l'auteur du *Discours d'information médiatique*, l'instance-cible est « celle à laquelle s'adresse l'instance de production en l'imaginant, et l'instance-public, celle qui reçoit effectivement l'information et celle qui l'interprète⁴ ». Tenter d'identifier l'auditoire et d'esquisser son profil, offre l'avantage de mieux cerner le fonctionnement du discours journalistique camusien. D'ailleurs, Ruth Amossy estime, non sans raison, que « l'auditoire joue un rôle capital dans la mesure où il définit l'ensemble des opinions, des croyances et des schèmes de pensée sur lequel peut s'appuyer la parole qui vise à emporter l'adhésion⁵ ».

Si comme le dit Ruth Amossy, on parle toujours pour et en fonction de quelqu'un, il serait intéressant de déterminer, dans le cas de Camus, à quel type d'auditoire se référer.

1.1. Un auditoire circonstancié

Le discours journalistique camusien est de circonstance. Les articles publiés par le jeune journaliste d'*Alger républicain* abordent des questions qui touchent spécifiquement les lecteurs algériens et français des années 1938-1939. Ceux-ci sont à même de mieux appréhender la réalité socio-historique de cette époque. La situation en Kabylie — reportage documenté, instructif et poignant —, les craintes d'un nouveau conflit mondial avec le déclenchement de la guerre d'Espagne, la montée du fascisme et de l'hitlérisme, sont autant de sujets que Camus traite, non pas en pensant au lecteur d'aujourd'hui, mais en ayant en pensée l'auditoire de son temps. De même, le rédacteur en chef du *Soir républicain* s'adresse bien à un auditoire situé lorsqu'il écrit le 6 novembre 1939 : « Les innombrables “blancs” que nous avons offerts à la curiosité de nos lecteurs, depuis notre parution, nous font craindre que [...] notre position soit faussement interprétée. Et nous avons l'intention de préciser de façon claire et brève, [...] notre position en face des événements actuels⁶. »

⁴ Patrick CHARAUDEAU, *Le Discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Paris, Nathan, 1997, p. 38.

⁵ Ruth AMOSSY, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2010, pp. 53-54.

⁶ Jacqueline LÉVI-VALENSI et André ABBOU, *Cahiers Albert Camus, Fragments d'un combat*, Paris, Gallimard, 1978, p. 720.

Dans les articles clandestinement publiés à *Combat*, c'est aux Français victimes des affres de l'Occupation que s'adresse l'ancien rédacteur en chef du *Soir républicain*. Les Résistants constituent une cible qu'il privilégie dans de nombreux éditoriaux. Le destinataire des analyses que publie l'écrivain-journaliste à *L'Express* reste tout aussi spécifique. Son discours s'adresse à un public ciblé, constitué de personnes dont il doit tenir compte et espérer une intervention hardie afin de guérir par exemple l'Algérie malade. Toutefois, au-delà de ce penchant prononcé pour un auditoire particulier, on remarque que, de l'ensemble des articles de Camus à *Combat* puis à *L'Express*, se profile concomitamment un auditoire universel.

1.2. Un auditoire atemporel

Certes, Camus n'affirme pas lui-même que son objectif est de toucher un auditoire atemporel, universel, mais on peut asserter que, même s'il est de circonstance, son discours a la capacité de transcender les limites du temps et de l'espace. En effet, de manière infra-consciente, l'écrivain-journaliste distille certaines vérités susceptibles d'obtenir l'adhésion de tout être de raison. Ce pouvoir transhistorique qui affleure dans certaines de ses réflexions se nourrit de paroles fortes essaimées au fil des éditoriaux de l'orateur en contexte.

De façon concrète, certains propos de Camus poussent irrésistiblement à la réflexion, à la méditation. Ce sont des maximes, des sentences qui donnent au journaliste l'étoffe d'un penseur dont les écrits traversent le temps. Deux se profilent dans l'éditorial qu'il publie le 22 décembre 1944 : « il n'y a rien que le courage et l'amour ne puissent mettre bout à bout. [...] il est plus facile d'être ingénieux dans le mal que dans le bien⁷ ». Il est difficile de ne pas relever la part réflexive de ce propos qui cristallise deux vérités vérifiables au-delà des limites du temps et de l'espace. La première pose le couple courage/amour comme aiguillon de tout exploit, voie royale de la réalisation de l'impossible. La littérature chevaleresque et épique abonde d'histoires où des personnages accomplissent des actes héroïques, mus par l'amour et le courage. La mythologie grecque foisonne de récits où ces états d'âme transfigurent les dieux. Le second point fort de la pensée stipule qu'« il est plus facile d'être ingénieux dans le mal que dans le bien ». On contestera difficilement ce constat empreint

⁷ Jacqueline LÉVI-VALENSI, *Camus à Combat*, Paris, Gallimard, 2002, p. 404.

d'une pertinente lucidité. Le mal évidemment se fait sans effort, mais le bien ne se bâtit qu'au prix d'incommensurables efforts.

Ce qui frappe dans ces paroles fortes, c'est l'absence de traces d'énonciation, de sorte que l'auditoire auquel elle s'adresse est en creux, indifférencié. Il englobe tous les lecteurs de toutes les époques et du monde entier, susceptibles d'adhérer à ces énoncés à teneur doxique. À cerner de près ces « évidences partagées », on postulerait qu'en définitive, Camus s'adresse à un auditoire cultivé, à un public disposé à se pencher sur des questions de haute portée réflexive voire philosophique, touchant globalement les questions existentielles : l'avenir de l'humanité, l'Homme dans la cité et dans le monde, l'Homme face à l'histoire et aux contingences qu'elle impose. Par ces maximes, ces formules gnomiques, sapientiales, Camus se construit l'*ethos* d'un moraliste, qui adosse son dire à des vérités universelles transcendant leur contexte d'énonciation. En cela, l'image qu'il donne à voir de l'auditoire peut être perçue comme une stratégie à visée argumentative, donc un acte d'engagement. Malgré leur caractère circonstancié, ces paroles fortes confèrent aux articles de Camus une grande généralité. Elles gardent leur pertinence autant pour le lecteur auquel elles s'adressaient en ces années révolues, que pour celui d'aujourd'hui. La forme assertive des énoncés pose des arguments dont la validité ne tient pas seulement à leur efficacité immédiate, mais surtout à leur capacité d'emporter « la conviction d'un public défini en terme de Raison universelle⁸ ». On relève que ce destinataire inscrit en creux n'est pas phagocyté par le rhéteur qui le laisse libre, loin de toute volonté de manipulation. En fait, Camus, qui ne tente guère de tronquer les faits ni de servir le mensonge, déploie un ensemble de stratégies qui sont en prise sur la vérité.

2. Stratégies de captation et visée persuasive

Persuader par le discours, emporter l'adhésion en misant sur l'art de convaincre, Camus s'y attache manifestement quelle que soit la stratégie argumentative à laquelle il adosse ses écrits civiques à *Combat* et à *L'Express*. En effet, il semble conscient que la « rhétorique est un lieu privilégié de l'expression de la rationalité humaine⁹ » dans la mesure où on constate que le raisonnement est au cœur de ses nombreux textes de journaliste en situation. À l'analyse, on peut inférer

⁸ Ruth AMOSSY, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 76.

⁹ ID.

que fréquemment, deux types de raisonnement permettent à Camus de conférer à son discours une visée perlocutoire : le raisonnement déductif et le raisonnement analytique.

2.1. Journalisme de raisonnement et technique de l'implication

Il est communément admis que le raisonnement déductif consiste à progresser du général vers le particulier. De façon concrète, il implique un enchaînement de propositions, une combinaison d'énoncés à partir desquels, on aboutit à une conclusion. Il s'apparente au modèle du syllogisme, considéré comme l'une des formes les plus élémentaires du raisonnement. Chez Camus journaliste à *Combat* et à *L'Express*, se constate une volonté d'amener l'auditoire vers une conclusion déduite à partir d'un cheminement logique, d'établir le bien-fondé d'une assertion initiale. En vue d'une efficacité rhétorique, la mise en scène de son discours campe bien souvent une prise de position, une opinion, qu'une série d'arguments¹⁰ s'attachent à valider après coup. Deux cas de figures s'observent : soit le journaliste indique cursivement son avis sur un sujet donné avant de s'employer à convaincre le lecteur, soit son opinion se décèle à travers son argumentaire.

C'est le premier cas de figure qu'on observe dans l'article publié par l'éditorialiste de *Combat* le 12 octobre 1944. Il y aborde la question de l'ordre sans indiquer au départ son opinion. Toutefois, les idées-forces de son propos permettent de relever que pour Camus, il existe plusieurs sortes d'ordre. Dans un souci de clarification, il étaye son affirmation en évoquant par exemple l'ordre qui a régné à Varsovie¹¹ pendant la Seconde Guerre mondiale. De même, il fait observer que l'ordre social n'est point la tranquillité des rues. La preuve en est que l'insurrection de Paris est le prélude d'un ordre nouveau. À son avis, l'ordre n'est point dans l'unité d'un gouvernement. Par l'exemple du troisième Reich qui a finalement laissé l'Allemagne exsangue, l'éditorialiste valide la véracité de son propos. Il montre que cette notion d'ordre est tout aussi ambivalente

¹⁰ La théorie rhétorique argumentative distingue traditionnellement trois types d'arguments : les arguments éthiques, pathétiques et logiques. L'argument logique est propositionnel : c'est un énoncé (ou un fragment de discours) vraisemblable qui exprime une raison avancée pour accréditer une proposition controversée ayant le statut de conclusion. Cf. Patrick CHARAUDEAU et Dominique MAINGUENEAU, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Nathan, 2006, p. 65.

¹¹ Après avoir envahi la Pologne, les Allemands y ont maintenu un ordre policier. La ville ne sera libérée que le 17 janvier 1945 par les Alliés.

lorsqu'on en vient à la conduite individuelle. Deux illustrations figurant dans cet extrait fondent son assertion :

L'insurgé qui, dans le désordre de la passion, meurt pour une idée qu'il a fait sienne, est en réalité un homme d'ordre parce qu'il a ordonné toute sa conduite à un principe qui lui paraît évident. Mais on ne pourra jamais nous faire considérer comme un homme d'ordre ce privilégié qui fait ses trois repas par jour pendant toute une vie, qui a sa fortune en valeurs sûres mais qui rentre chez lui quand il y a du bruit dans la rue. Il est seulement un homme de peur et d'épargne¹².

À travers cette mise en parallèle entre l'insurgé et le privilégié insensible, se profile la préférence de Camus pour l'individu qui s'implique dans la construction de la cité. On comprend ainsi pourquoi le journaliste affirme qu'un ordre construit sur la prudence et la sécheresse du cœur prédispose au désordre, dans la mesure où l'indifférence qui en est le point faible est forcément source d'injustices. Deux déductions clôturent ce fil argumentatif comme on le perçoit dans ces propos de l'argumentateur : « De tout cela, nous pouvons tirer qu'il n'y a pas d'ordre sans équilibre et sans accord. [...] Ce n'est pas l'ordre qui renforce la justice, c'est la justice qui donne sa certitude à l'ordre. » À l'examen de l'argumentation produite par Camus sur cette question d'ordre, on décèle globalement presque une demi-douzaine d'arguments à partir desquels on pourrait inférer l'opinion défendue par l'éditorialiste de *Combat* : l'ordre est une notion complexe, relative, difficile à cerner.

La présence massive d'un appareil argumentatif qui emprunte à la *doxa* conforte la volonté du rhéteur en contexte de mettre son auditoire au cœur de son discours.

2.2. Convaincre, persuader : ***le soubassement des évidences partagées***

La rhétorique antique désigne par *doxa* l'opinion commune, l'ensemble des représentations prédominantes dans une société, à une époque donnée et dont la vérité est incertaine, floue. Pour Aristote, les *endoxa* sont « des idées admises [...], les opinions partagées par tous les hommes, ou par presque tous, ou par ceux qui présentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux admis

¹² Albert CAMUS, *Combat*, le 12 octobre 1944.

comme autorité¹³ ». À s'en tenir à cette définition, une idée qui relève de la *doxa* implique donc une forme d'autorité qui s'appuie par exemple sur le principe du plus grand nombre ou du statut social des personnes. De façon concrète, la *doxa* comme soubassement de la communication argumentative s'actualise à travers diverses formes parmi lesquelles le *topos*, ou lieu commun, tient une place de choix. Il n'est pas à confondre avec le lieu commun¹⁴ tel que nous le concevons dans son sens péjoratif. Dans la rhétorique aristotélicienne, le *topos* est une structure formelle, un modèle logico-discursif, schème vide qui modèle l'argumentation. Au sens aristotélicien, le *topos* rhétorique n'est donc pas doxique. Les pragmaticiens modernes emploient la notion de *topos*, dans le sens d'opinion commune et non de forme vide. Cette définition qu'Anscombe donne des *topoi*, nous permet de fixer davantage notre propos. Pour lui, les *topoi* sont des

principes généraux qui servent d'appui aux raisonnements mais ne sont pas des raisonnements. Ils ne sont jamais assertés en ce sens que leur locuteur ne se présente jamais comme en étant l'auteur (même s'il l'est effectivement), mais ils sont utilisés. Ils sont presque toujours présentés comme faisant l'objet d'un consensus au sein d'une communauté plus ou moins vaste (y compris réduite à un individu, par exemple le locuteur). C'est pourquoi ils peuvent très bien être créés de toutes pièces, tout en étant présentés comme ayant force de loi, comme allant de soi¹⁵.

Cette conception des *topoi* renvoie aux lieux communs, comme opinions partagées, idées reçues, tout ce qui est perçu comme déjà connu et dont on peut déceler de manière implicite la présence dans le discours. Les écrits civiques de Camus à *Combat* exploitent à foison ces *topoi*. Dans celui du 25 août 1944, se profile le *topos* de la lutte entre le bien et le mal qui entre en résonance avec celui du prix de la liberté, comme l'atteste cet extrait : « Il y a quatre ans, des hommes se sont levés au milieu des décombres et du désespoir et ont affirmé avec tranquillité que rien n'était perdu. Ils ont dit qu'il fallait continuer et que les forces du bien pouvaient toujours triom-

¹³ Patrick CHARAUDEAU et Dominique MAINGUENEAU, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Nathan, 2006, p. 197.

¹⁴ Ruth Amossy précise que le lieu commun « c'est en fait le lieu *particulier* d'Aristote mué en lieu commun, dans le sens moderne et devenu péjoratif du terme. Bien que lieu commun soit la traduction littérale de *topos koinos*, on peut s'aligner sur l'usage courant en le prenant dans son sens plus tardif de forme pleine : thème consacré, idée figée confinée dans un répertoire ». Cf. Ruth AMOSSY, *op. cit.*, p. 129.

¹⁵ Patrick CHARAUDEAU et Dominique MAINGUENEAU, *op. cit.*, p. 579.

pher des forces du mal à condition de payer le prix¹⁶. » Le sens commun relève aisément le manichéisme bien/mal, mais surtout cette opinion répandue selon laquelle le premier finit par supplanter le second à force de sacrifice. En fait, la visée perlocutoire qui sous-tend le recours à ce *topos* ne peut s'appréhender qu'en convoquant l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, dans la mesure où le texte est en prise sur un événement majeur : l'insurrection de Paris dont les moments forts couvrent la période du 19 au 25 août 1944. L'article publié le 25 août entre donc en résonance avec la révolte contre l'occupant nazi. Pris en contexte, cet énoncé est adapté à la cible constituée par les insurgés. L'appel au sacrifice, l'évocation d'une certaine communauté de destin avec ceux qui ont déjà payé de leur vie la libération de Paris en sont autant de preuves. C'est également à dessein que le journaliste s'appuie sur les lieux communs du devoir accompli, de la solidarité dans la douleur, du souvenir des compagnons de lutte qui ne s'élimine guère malgré le temps qui passe, parce que gravé avec le sceau indélébile de la fraternité douloureuse. L'intitulé « La nuit de la vérité » est tout aussi bien en phase avec son discours, dans la mesure où, sans y paraître, ce sont autant de vérités que l'éditorialiste rappelle implicitement aux insurgés aux fins d'exaltation. Cet extrait en est une illustration :

On ne peut pas toujours vivre de meurtres et de violence. Le bonheur, la juste tendresse, auront leur temps. Mais cette paix ne nous trouvera pas oublieux. [...] Rien n'est donné aux hommes et le peu qu'ils peuvent conquérir se paye de morts injustes. Mais la grandeur de l'homme n'est pas là. Elle est dans sa décision d'être plus fort que sa condition. [...] Et c'est la paix de notre cœur comme c'était celle de nos camarades morts de pouvoir dire devant la victoire revenue, sans esprit de retour ni de revendication : « Nous avons fait ce qu'il fallait¹⁷. »

Chacune des phrases de ce discours est chargée de *pathos* et en appelle aux affects. On y voit poindre deux champs lexicaux qui entrent en concurrence pour créer une sorte de tension irrépressible : la douleur (meurtres, violence, morts) entre en symbiose avec l'apaisement (bonheur, tendresse, paix, cœur, victoire). Mais le relevé lexical permet de constater qu'au final, les passions nobles finissent par triompher des basses. Le lecteur attentif relève en filigrane le *topos* de la condition humaine, de la grandeur de l'homme qui se trouve

¹⁶ Jacqueline LÉVI-VALENSI, *op. cit.*, p. 152.

¹⁷ *Ibid.*, p. 153.

en phase avec un des poncifs de la pensée pascalienne : l'homme est un roseau pensant.

3. Dominantes argumentatives : rien que la vérité

3.1. Le parti de la parrhésie

De l'analyse *supra*, il ressort que contrairement à *Alger républicain* et au *Soir républicain*, le recours abondant au *logos* caractérise la posture auctoriale de Camus à *Combat* et à *L'Express*. Cette évidence s'explique par le choix du monologue délibératif comme mode énonciatif car, dans ces deux journaux, l'objectif de l'écrivain-journaliste est d'avoir prise sur les événements en balisant à l'avenir un chemin. Certes, Camus s'est toujours défendu d'être pour quiconque un guide, mais à y voir de près, sa posture omnisciente à *Combat* et à *L'Express*, résultant du choix de l'éditorial comme scène générique, lui donne à son corps défendant le statut d'un détenteur de vérité, contraint face à l'urgence de l'histoire, de préférer envers et contre tout ses convictions, marquant ainsi de sa voix une époque où la parole était indubitablement une forme d'action. L'efficacité de cette parole passe par une indispensable crédibilité que l'intellectuel tente de maintenir par un agencement à bon escient des trois preuves rhétoriques : l'*ethos*, le *logos* et le *pathos*. Le citoyen, le guide, pour être crédible, donne majoritairement à son discours un tour réflexif, où le destinataire est constamment invité à construire sa propre opinion, attestant que le bon sens est la chose la mieux partagée du monde. Et on comprend davantage que Camus ait fait manifestement le choix de la parrhésie.

La parrhésie est le procédé qui consiste à tout dire, à ne pas faire silence sur ce que l'on sait et ce que l'on croit, mais surtout, à ne pas servir le mensonge. Tout le discours civique camusien postule cette éthique de la vérité, comme l'attestent par exemple ses articles publiés sur la crise qui secoue sa terre natale. Le souci de serrer au plus près le drame affleure dans ses réflexions qui, loin d'attribuer la crise à des agitateurs comme le claironnent maints journaux, comme *Le Figaro* du 22 mai, posent l'antidote au mal dont souffre l'Algérie en termes de politique clairvoyante et hardie à initier par la métropole. À titre illustratif, l'éditorialiste de *Combat* tient un discours antinomique dans un article publié le 23 mai 1945, au risque de porter atteinte à la confraternité. Malgré les victimes françaises, il suggère : « je voudrais

que nous répondions au meurtre par la seule justice, pour éviter un avenir irréparable¹⁸ ».

Cette posture pacifiste, digne d'une « bonne âme », cette parrhésie qui détonne dans l'air du temps, Camus n'est pas dupe de sa singularité mais l'assume, comme en témoigne cet extrait du 15 juin 1945 : « Ce langage [...] ne plaira pas à tout le monde. Il ne triomphera pas si aisément des préjugés et des aveuglements. Mais nous continuons à penser qu'il est raisonnable et modéré¹⁹. »

Le contre-chant reste encore de mise, lorsqu'il reprend la plume à *L'Express*. Face à la situation qui s'empire en Algérie, il tente toujours de rester au-dessus de la mêlée alors que chacun a choisi un camp. L'analyse antérieurement faite nous a convaincu de son souci d'éviter les amalgames, de faire la part des choses, de situer la responsabilité des uns et des autres, de mettre chacun devant ses reniements. La posture du juste commande qu'il coupe la poire en deux ; en cela peut se comprendre sa position médiane qui prône le fédéralisme. L'examen de sa posture durant la tragédie algérienne rend compte de comment, à travers le périodique, se fabrique une singularité à un moment où tout le monde est contraint de choisir un camp. La posture du juste qu'adopte Camus est perceptible, non seulement par le choix de la parrhésie qui lui permet de situer la responsabilité de chacun, mais aussi dans son souci d'impartialité : « être juste ce n'est pas rester neutre²⁰ ». Mais c'est tenir un langage clair, chaque fois qu'il est besoin.

3.2. *L'obsession d'un langage clair*

Le bombardement d'Hiroshima offre également à voir la prééminence chez Camus rhéteur de la posture du « franc-tireur ». À cotextualiser les productions médiatiques de l'époque, on est frappé par la singularité du discours camusien. En effet, la plupart des périodiques s'extasient sur la prouesse scientifique qui fait qu'une bombe de la grosseur d'un ballon puisse avoir un tel pouvoir destructeur. Globalement le discours ambiant est laudatif sur le génie humain : la plupart des articles ont une tonalité scientifique et privilégient des élucubrations sur l'atome. De rares voix, comme celle de François Mauriac, soulignent la menace, l'angoisse qui découle d'une telle

¹⁸ *Ibid.*, p. 531.

¹⁹ *Ibid.*, p. 551.

²⁰ *Ibid.*, p. 343.

invention. Mais il nous semble que seule la voix de Camus se fait réprobatrice, alarmante. Certes, Mauriac dans *Le Figaro* du 10 août, sous le titre « La bombe », fait preuve d'une certaine érudition. Il évoque Renan, Anatole France ou Edmond Rostand, souligne « l'angoisse universelle », « l'amour de la mort poussé à son paroxysme ». Mais sa réflexion est loin d'avoir la vigueur et la charge méditative de l'éditorial de Camus, journaliste-pacifiste chez qui le langage est net, la condamnation sans apprêts, ainsi qu'on le relève dans cet extrait :

Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique [...] il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. [...] Ces découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable²¹.

Cet esprit d'indépendance, l'obsession d'un langage clair, le choix de la parrhésie c'est-à-dire une éthique du témoignage, sans langue de bois, visent à servir l'homme par-dessus tout. Ce cadrage éthique trouve son efficacité à travers l'option d'un journalisme critique, dont il indique les grands principes le 8 septembre 1944 dans *Combat*. L'ensemble des démarches qu'il préconise « revient à demander que les articles de fond aient du fond et que les nouvelles fausses ou douteuses ne soient pas présentées comme des nouvelles vraies²² ». Cet attachement presque viscéral à l'authenticité des faits s'explique par le rôle éminent qu'il accorde à la presse : celui d'éclairer le citoyen par une information juste, afin de l'amener, par la réflexion, à opérer des choix salutaires pour la cité, à construire son bonheur et sa dignité. On comprend alors pourquoi, dès ses premières classes à *Alger républicain* et au *Soir républicain*, le jeune journaliste mène un combat inlassable pour la préservation de la liberté de presse, et pourfende alors hardiment l'hydre de la censure, génitrice d'une information édulcorée, aseptisée à visée manipulatrice. En fait, pour Camus, le public est précieux et l'étoffe

²¹ *Ibid.*, p. 570.

²² *Ibid.*, p. 187.

du bon journaliste ne s'acquiert qu'à travers son respect, ainsi qu'il le souligne fermement le 11 octobre dans *Combat* : « La première condition pour faire un bon et libre journaliste est d'apprendre à ne pas mépriser systématiquement son lecteur²³. » D'où cette sorte de mise en garde qu'il énonce : « En matière d'information, il vaut mieux ne pas céder à ses préférences et se fonder d'abord sur l'authenticité²⁴. »

Conclusion

À l'étude de ses choix énonciatifs, il appert que Camus, écrivain-journaliste, sait allier dialectique et éloquence, traits qui font la force de l'orateur idéal selon Cicéron. Pour l'orateur romain qui a laissé d'importants traités sur la rhétorique, le parfait rhéteur doit manifester une certaine adresse oratoire, aptitude qu'on retrouve sans conteste chez le journaliste en citoyen à *Combat* et à *L'Express*. Patrick Charaudeau souligne que parler, communiquer, informer, tout est choix. « Non pas seulement choix de contenus à transmettre, non pas seulement choix des formes adéquates pour être conforme à des normes de bien parler et de clarté, mais choix d'effets de sens pour influencer l'autre, c'est-à-dire, au bout du compte de stratégies discursives²⁵. » Dans le discours du rhéteur en contexte, les dominantes argumentatives n'aliènent guère l'énonciataire. L'intrication mesurée du *pathos* et du *logos* dans ses écrits civiques, sa posture auctoriale préférentiellement axée sur le raisonnement et le délibératif, permettent d'affirmer que, bien que se sachant investi d'un capital symbolique conséquent, et déployant un *ethos* prophétique, Camus ne cède point à la tentation de la manipulation.

Bibliographie

- AMOSSY Ruth, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2010.
- CHARAUDEAU Patrick, *Le Discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Paris, Nathan, 1997.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Nathan, 2006.
- LÉVI-VALENSI Jacqueline, *Camus à Combat*, Paris, Gallimard, 2002.

²³ *Ibid.*, p. 246.

²⁴ *Ibid.*, p. 379.

²⁵ Patrick CHARAUDEAU, *op. cit.*, p. 38.

LÉVI-VALENSI Jacqueline et ABBOU André, *Cahiers Albert Camus, Fragments d'un combat*, Paris, Gallimard, 1978.

MOURIQUAND Jacques, *L'Écriture journalistique*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.

PERELMAN Chaim, *Le Champ de l'argumentation*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, 1970.